

discoursfunerailles.fr

Chères et chers proches de Pierre, chers amis, chère famille,

merci d'être ici, rassemblés pour honorer la mémoire de Pierre Leclerc — notre Pierrot — et pour célébrer la vie qu'il a tant aimée, et qu'il nous a tant appris à aimer.

Nous saluons aujourd'hui un homme né le 5 novembre 1949, parti à soixante-quatorze ans, avec cette discrétion qui lui ressemblait.

Et si la peine est vive, je voudrais, avec vous, laisser la place aux images, aux gestes, aux sons qui faisaient Pierre.

Parce que, vous le savez, Pierrot a toujours préféré les faits aux grands discours.

Je prends la parole comme un ami de plus de cinquante ans, voisin d'atelier et compagnon de pêche.

Autant dire un homme qui l'a vu à l'ouvrage, au bord de l'eau comme au banc de scie, et qui sait ce que signifiait, chez lui, le mot « soin ».

Pierrot avait une sagesse qui ne s'annonçait pas.

Elle s'entendait dans ses silences, dans la façon de tenir un outil, dans la précision d'un nœud de pêche ou d'un trait de crayon sur le bois.

Une droiture sans bruit, une humilité sans effet.

Et, sous la casquette, ce regard espiègle, la petite étincelle qui prévenait qu'une malice, ou un bon mot, n'était jamais loin.

Il était minutieux.

Pas par manie, par respect du travail bien fait.

On l'a tous entendu dire, en ajustant un assemblage ou en refaisant un ferrage trop lâche: « On n'est pas pressés, on est précis. »

Chez lui, la ponctualité n'était pas une heure sur une montre, c'était une manière d'être au rendez-vous, pour les autres comme pour soi.

Sa parole donnée avait la solidité d'un tenon mortaise

[Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr](https://discoursfunerailles.fr)

Je revois son atelier.

Les outils alignés, la lumière rase du matin, l'odeur du bois humide quand la pluie venait de passer.

Et surtout ce sifflement, clair, reconnaissable entre mille.

Un air qui montait tout seul, presque sans y penser, et qui vous accueillait au seuil.

Il nous manque déjà.

On l'entend encore, pourtant, dans le silence qu'il a laissé.

Ce sifflement, on l'entendait aussi l'été 1980, l'été de notre cabane dans les arbres pour les enfants.

Nous avons dressé un plan approximatif sur un coin de nappe, puis la semaine suivante tout un quartier s'était mis à parler de nos rires et des copeaux qui voletaient.

Je le revois, assis à califourchon sur une branche, à caler une planche avec un genou, à dire « Attends, on reprend le niveau » pendant que l'un de nous, penché en dessous, jurait qu'elle était droite.

À midi, on redescendait, couverts de sciure, pour des sandwiches au soleil.

Et quand la cabane a enfin tenu, il a reculé d'un pas, a plissé les yeux, et a simplement soufflé: « Bon. Voilà. »

Ce « voilà » qui, chez lui, valait toutes les exclamations.

La passion de Pierre pour la pêche à la mouche nous a conduits sur des berges dont je n'aurais jamais appris les secrets sans lui.

Il lançait sa soie avec une retenue qui ressemblait à une politesse adressée à la rivière.

Il savait lire l'eau.

Il savait attendre.

Et quand venait la touche, il souriait comme si la truite avait fait un cadeau, pas comme si on lui avait arraché une victoire.

Au retour, il disait toujours que ce qui comptait, c'était la marche, la fraîcheur du matin, la compagnie.

Et, en vérité, c'était exactement cela Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr

Son jardin tenait en quelques carrés nets, des rangs tirés droit, une terre meuble qui respirait.

Il parlait aux tomates, les nuits où le vent tournait, et, le matin, il passait la main sur les feuilles comme sur l'épaule d'un ami.

Il avait ce même geste pour les pièces de chêne, avant de les débiter: une caresse attentive, pour comprendre, avant d'agir.

Le soir, il retrouvait Simenon.

Un fauteuil, une lampe à l'abat-jour patiné, et le commissaire Maigret en compagnie silencieuse.

Il tournait les pages sans hâte, relevant parfois la tête pour dire: « Là, vous voyez, c'est une phrase juste. »

Et il reprenait sa lecture, content que la langue, comme le bois, tienne bon.

Il aimait les balades au bord de la rivière.

Pas pour accumuler des pas, mais pour voir.

Nommer les oiseaux, remarquer la montée des eaux, observer ce frisson qui annonce l'orage.

Il avait l'art d'apprendre sans faire la leçon.

C'était sa manière de transmettre: une main qui montre, un regard qui invite, une question qui ouvre.

La transmission, pour Pierrot, n'était pas un grand mot.

C'était un tabouret prêté, un gabarit offert, une demi-heure volée à sa journée pour expliquer comment affûter une lame ou nouer un bas de ligne.

Son conseil préféré, je crois, tenait en quatre mots: « Commence par affûter. »

Ce n'était pas qu'un conseil d'atelier.

C'était une philosophie.

Avant de se lancer, rendre ses outils justes, son esprit net, ses intentions claires.

Son honnêteté n'avait pas d'angles, parce qu'elle n'avait pas besoin de se défendre.

Il disait ce qu'il pouvait, ce qu'il ne pouvait pas.

Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr

Il rendait service à toute heure, oui, mais il ne promettait jamais ce qu'il ne tiendrait pas.

C'est peut-être pour cela que ses conseils tombaient toujours juste.

Ils n'étaient jamais destinés à briller.

Ils venaient d'une expérience patiemment éprouvée, d'une droiture qui savait que le chemin court n'est pas toujours le bon.

Ce qui nous manquera?

Ses coups de main, bien sûr, ces fameux « Passe, je vais regarder » qui, en dix minutes, réparaient ce que nous avions abîmé par précipitation.

Son sifflement en atelier, qui mettait tout le monde de bonne humeur, y compris ceux qui ne supportent pas qu'on travaille en musique.

Et ses phrases simples, qui, posées sur nos hésitations, avaient l'effet d'un niveau à bulle: tout se remettait d'aplomb.

Je l'ai vu donner sans compter.

Une porte redressée chez un voisin, un manche refait pour un outil qui n'était pas à lui, un dimanche consacré à retaper une chaise pour un déménagement.

Toujours la même économie de gestes, la même exactitude.

Parfois ce petit clin d'œil quand il constatait que ça y était: « C'est reparti pour trente ans. »

On le croyait, parce que c'était lui qui le disait.

Pierrot n'aimait pas les grands éloges.

Il aurait préféré qu'on parle, aujourd'hui, de choses concrètes.

Alors parlons-en.

Parlons de la vis manquante qu'il avait toujours au fond d'une poche.

Du crayon qu'il taillait au couteau.

De sa montre qui avançait de trois minutes « pour être sûr ».

De sa façon de plier un plan en accordéon pour l'ouvrir d'un seul coup.

De son sourire en coin quand il nous voyait revenir bredouilles de la rivière et qu'il proposait du café, comme si le café, déjà, réparait tout.

Et parlons de ce qu'il nous laisse

Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr

Pas seulement des objets — si beaux soient-ils — mais des façons de faire.

Regarder avant d'agir.

Mesurer deux fois, couper une fois.

Se présenter à l'heure, parce que c'est une forme de respect.

Tenir sa parole, parce qu'elle nous tient en retour.

Chercher le détail artisanal, parce qu'il n'est pas un luxe, il est la signature de l'attention.

À vous, sa famille, qui portez aujourd'hui le poids le plus lourd, permettez-moi de vous dire ceci:

rien de ce que Pierrot a mis de soin dans ce monde ne disparaît.

Il a fabriqué des choses solides, oui, mais il a surtout solidifié nos vies.

En nous apprenant à faire juste, il nous a appris à vivre juste.

En nous aidant sans bruit, il nous a montré que la bonté est une force tranquille.

Je sais que certains, ce soir, en rentreront chez eux en tendant l'oreille.

Ils chercheront ce sifflement dans le couloir de l'atelier, ou ce pas régulier sur le gravier.

Qu'ils n'aient pas peur du silence.

Dans ce silence, il y a encore sa présence.

Dans la douceur d'un bois bien poncé, dans l'odeur d'un potager après la pluie, dans la première page d'un roman qu'on ouvre.

Et dans ce geste tout simple d'aiguiser un couteau avant de commencer.

Nous continuerons d'aller au bord de la rivière.

Nous continuerons de marcher, de regarder, de nommer.

Et parfois, en relevant la tête, nous verrons une mouche bien posée, un fil tendu au bon endroit.

Nous sourirons.

Parce qu'il nous aura transmis ce regard.

Après la cérémonie, la famille a souhaité partager quelques-uns de ses outils et des objets qu'il a fabriqués.

Non pas comme des reliques, mais comme des compagnons de route.

Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr

Pour que l'héritage de Pierrot continue à se vivre entre nos mains.

Prenez-les, utilisez-les, prêtez-les.

Qu'ils servent, qu'ils s'usent, qu'ils racontent.

C'est ainsi que l'on célèbre un artisan: en faisant vivre ce qu'il a transmis.

Chères et chers amis, nous n'effacerons pas l'absence.

Mais nous pouvons la peupler de ce qu'il nous a appris.

Nous pouvons tenir bon, à sa manière:

sans tapage, avec droiture,

avec cette petite lueur d'espièglerie qui dit qu'il y a toujours une façon plus douce, plus juste, plus humaine de faire.

Pierrot, merci.

Pour la cabane de 1980, pour les sandwiches au soleil, pour chaque planche ajustée, chaque mouche nouée, chaque conseil qui a remis nos vies d'aplomb.

Merci pour la façon dont vous avez tenu votre parole, et pour la confiance que vous avez mise dans la nôtre.

Nous vous laissons aller comme on laisse partir la barque sur la rivière, quand on sait le courant bon.

Nous vous porterons, non pas comme un poids, mais comme un niveau intérieur.

Et, chaque fois que nous commencerons quelque chose, nous entendrons votre voix:

« Commence par affûter. »

Au revoir, Pierrot.

Nous veillerons sur les vôtres.

Nous travaillerons proprement.

Nous arriverons à l'heure.

Et nous saurons, dans le bruit du monde, reconnaître encore votre sifflement.

Ce discours a été créé avec discoursfunerailles.fr Répondez à quelques questions et générez votre propre discours personnalisé maintenant sur discoursfunerailles.fr

Créez votre propre discours personnalisé sur discoursfunerailles.fr